

CETTE SEMAINE, NOUS SOMMES...

IMPRESSIONNÉS



65

Romina Paula met en scène **FAUNA** sans recourir aux artifices en vogue. Un retour à l'essence même du théâtre.

SONNÉS



42

Injustices, vols, humiliations... **A TOUCH OF SIN** décrit une Chine pillée par ses élites, sur le point d'exploser.

ÉTONNÉS



53

Le rap-raï du chanteur au look «total bédouin» **OMAR SOULEYMAN** gagne des couleurs dans son remix électro.

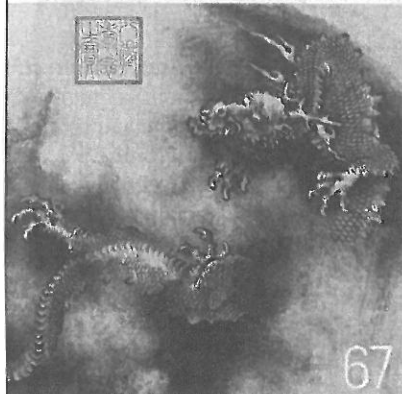
ADMIRATIFS



56

La réédition des livres de **E.M. FORSTER** offre une peinture délicieuse de la société anglaise du début du XX^e siècle.

ÉBAHIS



67

L'expo **CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE CHINOISE** embrasse mille deux cents ans d'évolution artistique. Rien que ça!

ATTENDRIS



43

Avec **THE LUNCHBOX**, le cinéma indien défie Hollywood. Suspense, romance, quiproquo, tout y est. En plus épique.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

**Fauna**

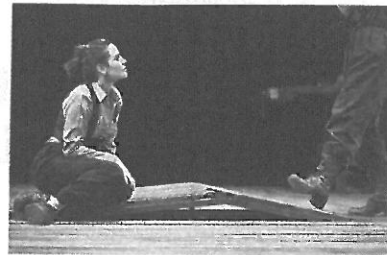
Tragi-comédie
Romina Paula
 | Mise en scène
 Romina Paula | 1h30
 | Jusqu'au 21 déc.
 dans le cadre du
 Festival d'automne,
 Théâtre de la
 Bastille, Paris 11^e
 | Tél. : 01 43 57 42 14.

**Perplexe**

Comédie
**Marius
 von Mayenburg**
 | Mise en scène
 Frédéric
 Bélier-Garcia | 1h40
 | Jusqu'au 5 janvier,
 Théâtre du
 Rond-Point, Paris 8^e
 | Tél. : 01 44 95 98 21.

L'un est de Munich, 41 ans ; l'autre de Buenos Aires, 34 ans. L'Allemand Marius von Mayenburg est un des collaborateurs de Thomas Ostermeier à la Schaubühne de Berlin. L'Argentine Romina Paula dirige et met en scène sa compagnie. Tous deux écrivent du théâtre pour aujourd'hui, provocant et sulfureux. Tous deux interrogent le genre, la famille, le couple, le sexe. Dans leurs pièces – *Perplexe* pour Mayenburg, *Fauna* pour Paula – abondent les références poétiques, philosophiques, cinématographiques. Il n'est pas rare que les hommes y soient femmes et inversement. Pas rare que règnent l'équivoque et la complexité, l'absence de sens plutôt que la quête de sens, les questions plutôt que les réponses. Sous un calme apparent, empreint de silences, de songes et de diffuse sensualité chez l'Argentine ; dans une atmosphère électrique, débridée, violente et résolument absurde chez l'Allemand. D'ouest en est, les deux dramaturges se font écho. Chacun à sa façon cultive le mystère dans des comédies peu sages et comme « ouvertes » sur des énigmes sans fin. Qui incitent le public à continuer mentalement ces œuvres pas franchement achevées, dont n'est pas franchement donnée la clé.

Fauna est ainsi une vertigineuse variation sur le féminin et le masculin. Au départ, un réalisateur et son actrice-amante y mènent l'enquête sur l'héroïne de leur prochain film : la défunte Fauna, brillante intellectuelle et artiste, autrefois condamnée à se déguiser en homme pour poursuivre – jusqu'à la folie – sa quête dans une société désespérément machiste. Tous deux interrogent la fille et le fils très ambigus de la dame. Et peu à peu, au fil des répétitions, du travail, des incarnations, tout se complique, s'inverse, se déverse. Au point qu'on ne saura plus qui est qui, qui aime qui, ni comment, ni pourquoi... Sur un grand plateau de bois nu, qui figure on ne sait quelle hacienda perdue au bout du monde et du temps, un quatuor d'acteurs (deux hommes, deux femmes) jouent avec distance leur personnage. Et ne donnent que plus d'étrangeté à ces êtres mal grandis, obsédés par la mémoire d'une morte qui, par-delà la tombe, semble encore manipuler leurs destins. Comment, d'un film en train de se faire, Romina Paula parvient, sans caméra, images ou écran



Masculin ? Féminin ? *Fauna*, de Romina Paula.

vidéo à la mode, à faire pur théâtre est encore une des belles curiosités de ce spectacle-là. Où règne une entêtante magie, mêlée d'on ne sait quelle poésie – même si ces mots sonnent mièvres, ce que *Fauna* n'est jamais. Ici dominant plutôt l'incertain, le bizarre des relations, des existences. On se rappelle que Romina Paula avait déjà adapté à merveille la folie douce, la tendresse mélancolique des paumés-perdus de *La Ménagerie de verre*, de Tennessee Williams...

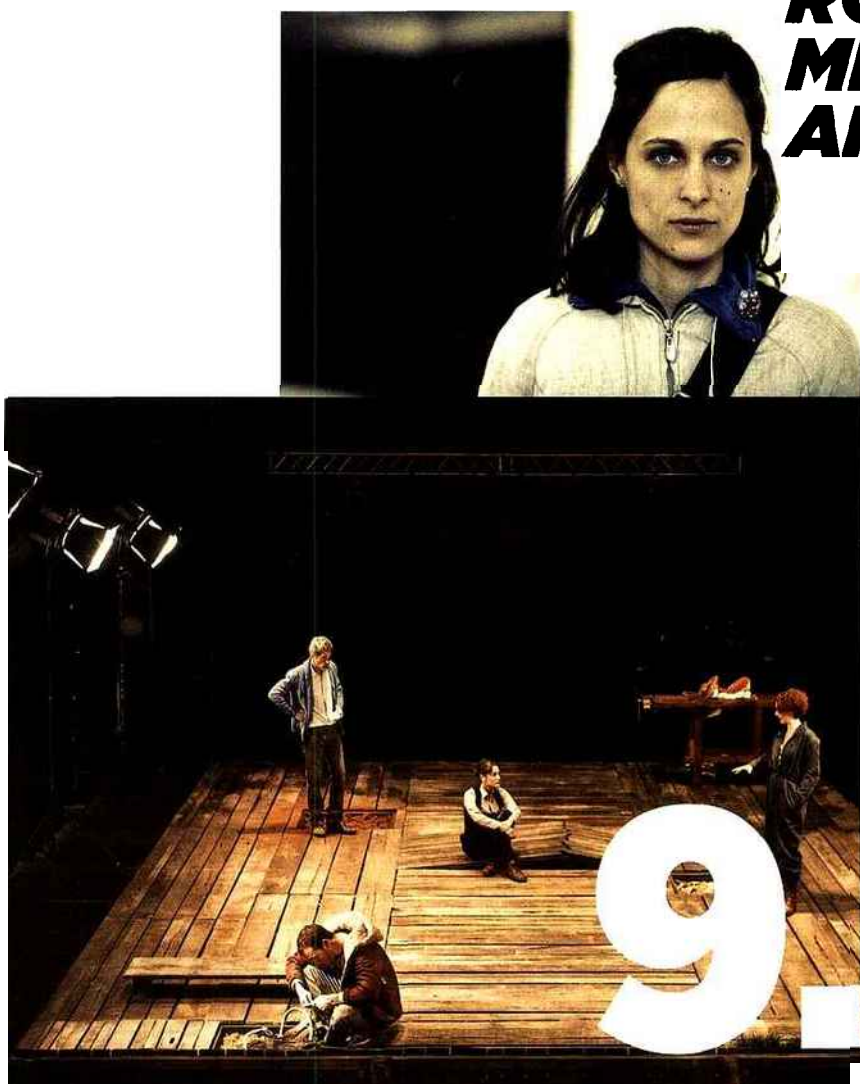
Le quatuor de *Perplexe* est plus dingue. Chez Mayenburg, les rôles s'échangent et se redistribuent dans l'hystérie. Ça pourrait commencer chez un couple de quadras bobos qui revient de vacances dans son appartement prêté à... deux grands enfants ? ... deux voisins ? ... deux amis ? ... les concierges ? Sauf que les occupants refusent de céder la place et les chassent... Et tout s'enchaîne dans une ronde infernale à la Arthur Schnitzler. Mais d'aujourd'hui. Sans sentiment, sans émotion, juste du sexe, un peu de désir, beaucoup de mauvaise humeur, de mauvaise foi, de rancœur. C'est méchant. Tous incarnant sans complexe homme, femme, enfant, amant, maîtresse, locataire, fille au pair nus ou vêtus, on ne sait plus bien – comme dans *Fauna* – qui est qui, qui aime qui et pourquoi. Mais c'est ici à chacun de nos rôles socio-familio-conjugaux que renvoie avec humour noir Marius von Mayenburg. Et Frédéric Bélier-Garcia dirige à la dynamite Valérie Bonneton, Samir Guesmi, Christophe Paou et Agnès Pontier, superbement agités. Dans l'espace-aquarium où voltigent des requins-ballons, leurs délires font drôlement miroir aux constantes mises en scène de nos propres existences. Privées et publiques, intimes et politiques. Même si la fin vient, in extremis, tout contredire. On n'en est plus à un paradoxe ou une perplexité près... ●



Jeune pousse
**ROMINA PAULA,
 MÉLANCOLIE
 ARGENTINE**

Jeune espoir du théâtre argentin indépendant, Romina Paula est de passage en France après son premier spectacle, une adaptation, sous forme de huis clos torturé, de *La Ménagerie de verre*, de Tennessee Williams. On retrouve sur scène les membres d'El Silencio, la compagnie qu'elle a montée en 2006 chez elle, à Buenos Aires, avec quatre camarades du cours de théâtre. Diplôme de l'EMAD (une école d'art dramatique) en poche, Romina Paula s'est perfectionnée sous la houlette de l'éminent dramaturge Daniel Veronese. Après quelques apparitions sur grand écran, la metteuse en scène et auteure de 34 ans retrouve cette saison un plateau minimaliste avec *Fauna*, un texte mordant de son cru. Cette étude mélancolique sur la féminité est inspirée par le destin hors norme de la féministe espagnole du XIX^e siècle Concepción Arenal qui, « afin de pouvoir participer à la vie publique », se déguisait en homme. Une vision très actuelle de la problématique du genre, dans une Argentine qui a légalisé il y a trois ans le mariage pour tous. On retrouvera Romina Paula aux Subsistances, à Lyon, en mars 2014, où elle présentera une forme courte sur un thème imposé, qui devrait lui donner du grain à moudre : le bonheur. C. Gt

FAUNA DANS LE CADRE DU FESTIVAL D'AUTOMNE AU THÉÂTRE DE LA BASTILLE
 76 RUE DE LA ROQUETTE PARIS 11^e TEL. 01 43 57 42 14 DE 12 À 24 € DU 6 AU
 21 DÉCEMBRE À 21 H ET 17 H LE WEEK-END WWW.THEATRE-BASTILLE.COM





Accueil » Théâtre

Deux pièces argentines comme au cinéma

GILLES RENAULT ET RENÉ SOLIS 13 DÉCEMBRE 2013 À 17:16

THÉÂTRE «Cineastas» et «Fauna» sont jouées respectivement à Créteil et à Bastille, dans le cadre du Festival d'automne.

Dernière ligne droite pour le Festival d'automne, avec encore deux spectacles argentins. Romina Paula et Mariano Pensotti ont en commun d'avoir moins de 40 ans et de figurer parmi les fers de lance d'une génération qui, ces dix dernières années, a revitalisé la scène de Buenos Aires. Tous les deux revendiquent par ailleurs l'influence du cinéma sur leur travail théâtral. «*Quand je regarde les acteurs*, dit Romina Paula dans le programme du festival, *je vois des plans, des échelles de plans : moyens, rapprochés, gros plans ou plans d'ensemble.*» «*Ce qui me séduit*, dit de son côté Pensotti, *c'est de récupérer une forme d'ambition narrative propre au cinéma, souvent enclin à raconter de grandes histoires où la tension entre réel et fiction est palpable, et transférer cela au théâtre.*» Voire dans l'espace public, comme on l'a déjà vu faire par le passé, réinventant des vies de quidams sur le quai du métro, par exemple.

Enchevêtrés. A la Colline, la semaine dernière, il y a déjà eu *El pasado es un animal grotesco*, une pièce de Pensotti où quatre jeunes gens scrutent les dix dernières années de leur vie. Dans *Cineastas*, programmé jusqu'à demain à la Maison des arts de Créteil, il suit aussi quatre récits parallèles, ses comédiens circulant de l'un à l'autre quand ils ne prennent pas le micro du narrateur. Les histoires enchevêtrées ont toutes pour personnage principal un(e) cinéaste : l'un, en train de tourner une comédie grand public, apprend qu'il n'a plus que quelques mois à vivre. Une autre tourne l'histoire des retrouvailles d'un père, présumé disparu sous la dictature, avec ses deux fils. La troisième travaille à un documentaire sur les comédies musicales soviétiques et le dernier, employé (d'abord) récalcitrant chez McDonald's, œuvre dans l'underground militant. La scénographie sur deux niveaux situe la réalité au rez-de-chaussée (car terre à terre ?) et la fiction, telle que «contaminée» par le vécu, au premier.

Habile, énergique, pas déplaisant et bien interprété, *Cineastas* peine toutefois à dépasser un registre anecdotique, que le caractère illustratif de la mise en scène renforce. La confusion guette et, sur la durée, le procédé, d'abord séduisant, atteint ses limites.

Subtilité. A l'inverse, *Fauna*, de Romina Paula, donné à la Bastille, opte pour un dépouillement assez salutaire. Il y a deux ans, on avait pu découvrir le travail de la jeune femme avec *El tiempo todo entero*, variation réussie sur *la Ménagerie de verre*, de Tennessee Williams. *Fauna* rend hommage au théâtre de Pirandello et cite Calderón, Shakespeare ou Rilke à travers l'histoire d'un metteur en scène et de sa comédienne (même un peu plus...) qui partent tourner à la campagne l'histoire d'une femme morte. Là, ils rencontrent les personnages qu'ils sont censés interpréter. Les jeux de miroirs et le brouillage entre réalité et fiction ne sont pas révolutionnaires, les enjeux - identitaires, amoureux - parfois trop lisibles, mais l'écriture dénote une indéniable subtilité, où l'humour ténu s'immisce par endroits. Comme la nature qui trouve ça et là le plateau de lattes, terrain de jeu circonscrit d'une mise en scène brouillant sans effet superflu le réalisme du propos.

Gilles RENAULT et **René SOLIS**

Cineastas texte et ms **Mariano Pensotti** En espagnol surtitré. Maison des arts de Créteil, place Salvador-Allende, Créteil (94). Jusqu'au 14 décembre.

Fauna texte et ms **Romina Paula** En espagnol surtitré. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 75011. Jusqu'au 21 décembre. Réservations auprès du Festival d'automne : 01 53 45 17 17.

0 COMMENTAIRES

Identifiez-vous pour commenter

2 suivent la conversation

Plus récents | Plus anciens

«Fauna», itinéraire d'une femme libre

vu au Garonne

Le 30/11/2013



Pilar Gamboa, toujours aussi exceptionnelle dans «Fauna» /DR

La maturité de son écriture a de quoi surprendre. Difficile d'imaginer que «Fauna», présenté ce soir encore au théâtre Garonne, est la pièce écrite par l'Argentine Romina Paula, frêle jeune femme à l'allure adolescente qui est venue saluer le public à la fin de la première représentation, mercredi. Pièce sur Fauna, mythique et rêvée femme libre vivant début XXème, en Argentine, qui à la manière de George Sand se serait habillée en homme pour pouvoir aller à l'Université et avoir une vraie vie culturelle, «Fauna» est d'abord une pièce hantée par le cinéma. Dans le but de réaliser un film sur la vie de cette amazone, un réalisateur et son actrice se rendent chez ses enfants, vivant isolés dans la pampa argentine, pour faire des repérages et évoquer la vie de cette femme hors pair aujourd'hui disparue. Des souvenirs sont racontés, des futures scènes du film répétées. Et l'esprit Fauna peu à peu, imprègne chaque participant...

A la fois une mise en abîme du cinéma, du théâtre, de la nature et fonction même de l'acteur, de la valeur de la représentation d'une vie en images plaquées, forcément plaquées, de la façon dont se construit une légende, «Fauna» déroule également, dans une vertigineuse et troublante douceur, un questionnement sur l'identité, la part féminine et masculine qui est en chacun de nous, les chemins et les visages différents que prend, pour chacun, l'amour.

Subtilement, comme une image qui se transforme, se dédouble et montre son secret, les comédiens inversent les rôles qu'ils répètent, le réalisateur joue Fauna, le fils de Fauna interprète son père, faisant ainsi bouger toutes les lignes de l'identité sur un mode incarné.

Les comédiens de la Cie El Silencio sont tous excellents, -Pilar Gamboa, en tête - avec ce naturel délicat, profond et retenu comme il doit l'être et que l'on avait découvert, bouleversés, l'an passé avec «El Tiempo todo entero», incroyable version de «La Ménagerie de Verre» également présentée au Garonne.

Au théâtre Garonne, 1, av du Château d'Eau, samedi 30 novembre à 20 h 30. Tel : 0 562 485 477.

Nicole Clodi, publié le 30/11/2013

EL PAÍS

CULTURA

PURO TEATRO

La casa de las mutaciones

'Fauna' es un brillantísimo caleidoscopio barroco sobre las mutaciones del deseo

La nueva pieza de Romina Paula ha sido estrenada en Temporada Alta, en Girona

MARCOS ORDÓÑEZ | 30 NOV 2013 - 00:00 CET

Archivado en: Teatro alternativo Girona Crítica teatral Actores Argentina Teatro Cataluña Artes escénicas España Gente Espectáculos América Cultura



Escena del montaje de 'Fauna'. / SEBASTIAN ARPESELLA

Romina Paula, una de las realidades más estimulantes del nuevo teatro argentino, ha estrenado *Fauna* en Temporada Alta (Girona), donde alcanzó un gran éxito, hará un par de años, con *El tiempo todo entero*. Si *Algo de ruido hace* se inspiraba en *La intrusa*, de Borges, y *El tiempo todo entero* en *El zoo de cristal*, de Williams, aquí los ecos literarios (y las incrustaciones) son incontables, desde Calderón y Shakespeare hasta Rilke, Katherine Ann Porter (*La hacienda*) y Roberto Arlt (*Severio el cruel*), aunque a mí me hizo pensar mucho en el mundo de Henry James, en el supuesto de que James hubiera salido del armario. A una casa perdida en el litoral argentino llegan José Luis (Rafael Ferro), un director de cine, y Julia, una joven actriz (Pilar Gamboa), para preparar una película sobre Fauna, una mujer de leyenda que murió a los 98 años y vistió de hombre en su juventud a fin de ser aceptada en la universidad, modelada sobre perfiles de escritoras feministas como Concepción Arenal y María Luisa Bemberg.

Julia está fascinada por Fauna, a la que llegó a ver, montando a caballo (impresionante, esfingíaca) poco antes de su muerte. El escenario desnudo, un entarimado de madera rodeado de grandes

focos, parece evocar un cruce entre la arruinada mansión campestre y un set de rodaje. María Luisa (Susana Pampín), la hija, sardónica e imprevisible, recibe a la pareja y cuestiona sin cesar sus planteamientos. Para empezar, los datos biográficos de la madre parecen equívocos, contradictorios, o directamente falsos. A la media hora irrumpe Santos (Esteban Bigliardi), el hermano pequeño, que, como su madre, es una mezcla de salvaje e intelectual. Pronto descubrimos que los recuerdos de los hermanos también difieren, y no queda claro lo que vivió y lo que inventó Fauna.

Aunque Santos cuestiona la indagación y se niega a que "representen" la vida de su madre, acaba aceptando participar en los ensayos como actor improvisado (al igual que José Luis, el director), simultaneando roles masculinos y femeninos junto a Julia. Esto da lugar a un juego muy pirandelliano, porque Romina Paula mezcla las escenas "de ficción" (el guion que están construyendo) con las que narran el avance de las relaciones entre los cuatro, de modo que las fronteras entre ambas son levísimas. Pirandelliano y shakespeariano, pues el deseo brota travestido, a la manera isabelina. Julia, por ejemplo, le pide a José Luis, su amante, aparcar el sexo para que no interfiera en el trabajo, pero le atrae su faceta femenina cuando encarna a Fauna ("su Fauno es más femenino que el mío"). A la inversa, María Luisa se siente atraída por Julia, pero ve en ella demasiados rasgos de su madre, lo que le impide desearla plenamente. Hay atracciones por oposición caracteriológica, como cuando Santos le dice a José Luis: "Soy rudo y me encuentro enamorado de usted, que es tan débil". Los juegos de roles, que comienzan con la imagen originaria de Fauna disfrazada y adoptando un nombre falso, se multiplican. María Luisa fantasea con el albur de ser hombre para "poder tener hijos

por ahí, sin saberlo”; Santos recuerda que “Fauna fue un padre para nosotros”, ya que el progenitor real les abandonó. Todo esto es muy sugestivo, y la escritura de Paula es poderosa, lastrada a ratos por las obligaciones de ese patrón conceptual, aunque la pasión armada sobre el artificio es un formidable motor no solo en Shakespeare sino también en los clásicos franceses y, desde luego, en el barroco español. Yo creo, pues, que *Fauna* es un texto esencialmente barroco, en su juego de espejos, mutaciones y falsas apariencias, y las referencias a Calderón no son meras citas cultas sino glóbulos muy rojos en su torrente sanguíneo. Sucede tal vez que las fichas de ese damero emocional se mueven a un ritmo veloz, y lo súbito de los cambios, elipsis mediante, llegan a desconcertar. Hay una constante intensidad de palabra y de escucha, y los personajes (y, por supuesto, los actores) están siempre al límite. Las interpretaciones son impresionantes, y la puesta en escena es una combinación ejemplar de tensión y sobriedad, pero a ratos deseas un poco de reposo: es como ver una película en la que todo son momentos álgidos, sin apenas secuencias “de transición”. Por suerte, el humor, que brota en las esquinas más imprevistas, es un contrapunto que resulta muy bienvenido. Y hay una idea central de gran calado que avanza por infiltración, y en la que se dan la mano Shakespeare y Henry James. Como en *Otra vuelta de tuerca*, el fantasma de Fauna parece poseer la casa y a sus habitantes, manifestándose (o, mejor, encarnándose) a lo largo de los ensayos: es normal que aflore en Santos, pero corta el aliento cuando vemos su larga sombra en los dos recién llegados. Tampoco es difícil acabar viendo la pieza como un ensamblaje minimalista y reconcentrado de *Noche de reyes* y *El sueño de una noche de verano*, donde el fantasma de Fauna cumple la función de Puck, poniendo en marcha el carrusel de los deseos antagónicos.

Lástima que María Luisa, la hermana, que tiene un arranque estupendo, se eclipse un tanto a medida que avanza la acción. A cambio, es muy hermoso el viaje de Julia hacia la verdad, y el personaje de Santos adquiere una centralidad doliente: ambos se convierten, a mis ojos, en los verdaderos protagonistas del relato. Ya he dicho que los integrantes del elenco vuelan a gran altura, y narran como pocos (cosa imperativa, porque hay mucha narración en *Fauna*), pero el trabajo de Esteban Bigliardi como Santos me conmueve y me deslumbra. Tiene dos escenas sensacionales, empezando por el texto mismo. En la primera habla de la muerte de dos yeguas devoradas por las abejas y te parece estar escuchando a Benjy, el retrasado (o iluminado) de *El ruido y la furia*; en la segunda se expande su dolor por una de ellas como si fuera un trasunto de su madre (“no pude ayudarla a morir”), y será la confesión de su pena lo que detone un abrazo pasional. No se puede contar lo que les sucede a Santos y Julia en ese último tercio: hay que verlo en escena. Romina Paula sabe mucho, y estos formidables actores le permiten, porque es un gran trabajo de equipo, adentrarse en nuevas maneras y hondos territorios a cada nueva obra. Enhorabuena.

Fauna. Texto y dirección: Romina Paula. Intérpretes: Esteban Bigliardi, Rafael Ferro, Pilar Gamboa, Susana Pampín.

THÉÂTRE ET BALAGAN

Chronique ambulante d'un amoureux du théâtre, d'un amateur de l'Est et plus si affinités.

Voyagez avec le théâtre argentin qui met Buenos Aires à portée de main

J.-P. Thibaudat

chroniqueur

Publié le 11/12/2013 à 12h41



Scène de « El pasado es un animal grotesco » (Almudena Crespo)

Quoi de plus argentin que le théâtre argentin ? Et quoi de plus [Porteño](#) qu'un spectacle qui nous vient de Buenos Aires ? En ces temps de restrictions budgétaires offrez-vous un billet low-cost en voyageant sans prendre l'avion dans le théâtre de cette ville d'Europe ayant dérivé au cul du monde.

Une génération née dans les années 70

Après « Viego, solo y puto » (vieux seul et pédé) de Sergio Boris (vu à Bordeaux, lire [ici](#)), voici « Fauna » (c'est le nom d'une femme) de [Romina Paula](#) et « El Pasado es un animal grotesco » (Le passé est un animal grotesque) de [Mariano Pensotti](#) (qui présente également à Créteil un autre spectacle, « Cineastas », dont je ne parlerai pas faute de l'avoir vu).

Comme [Claudio Tolcachir](#) (« La famille Coleman »), ces trois metteurs en scène sont nés dans les années 70. Ils sont aussi acteurs. Sergio Boris a été acteur chez [Ricardo Bartis](#) comme Romina Paula qui a également joué dans un spectacle de [Daniel Veronèse](#) mais aussi avec Pensotti. Les trois conçoivent leurs spectacles en relation directe avec les acteurs (long processus de création), qu'ils signent (Pensotti, Paula) ou pas (Boris) le texte. Après la génération Bartis-Véronèse (née dans les années 50), voici une nouvelle génération qui déploie ses ailes et son identité.

Et si j'étais quelqu'un d'autre ?

Ce que dit Pensotti pour les personnages sa pièce, vaut largement pour les personnages des deux autres :

« Leurs vies se font et se défont sans cesse, elles sont traversées par ces crises personnelles et économiques, ce qui peut clairement être mis en rapport avec l'histoire de l'Argentine. Ils ont grandi pendant la dictature militaire, de la fin des années 70 au début des années 80, ils ont connu les crises sociales et économiques qui ont suivi le rétablissement de la démocratie, tout cela est gravé en eux : la précarité, la sensation que la vie peut changer du tout au tout, d'un instant à l'autre. Ils ont constamment l'impression que leur vie pourrait être meilleure s'ils étaient quelqu'un d'autre ou s'ils vivaient ailleurs. »

On retrouve cela dans sa pièce qui multiplie les personnages (plusieurs dizaines) joués par quatre acteurs dans un tourbillon d'identités incessant, mais aussi chez Sergio Boris et tout autant chez Romina Paula dont les personnages bougent entre les sexes.

Il ne se passe pratiquement rien dans l'arrière-boutique d'une pharmacie qui constitue le décor unique de « Viego, solo y puto ». « Fauna » sans lieu défini, met en présence quatre personnages autour d'un projet de film dont ils répètent des scènes. « El Pasado es un animal grotesco », raconte sur dix ans le parcours d'un nombre respectable de personnages. Dans chaque pièce un élément au moins perturbe le cours des choses d'une non-intrigue ou d'une intrigue éclatée :

- la présence continue de deux travelos dans la pharmacie de « Viego, solo y puto » ;
- deux histoires de chevaux dans « Fauna », la seconde (très belle, mais trop vite délaissée) liée à un personnage qui dénote dans un monde où l'on cite Rilke comme on dit « passe-moi le sel » ;
- l'irruption d'une main coupée et ses aventures mi-épiques, mi-kafkaïenne dans « El Pasado es un animal grotesco ».

Une atmosphère si particulière

Dans les trois pièces le théâtre de la vie est on ne peut plus présent. Autrement dit, on y respire à plein nez l'air Buenos Aires. Ce que raconte fort bien Mariano Pensotti dans le programme (propos recueillis et traduits par Christilla Vasserot comme les précédents) :

« Buenos Aires est une ville d'une grande théâtralité, due en partie à sa tradition de théâtre indépendant mais également au fait que ses habitants pensent être ce qu'ils ne sont pas. Il y a un décalage entre ce que les gens veulent être et ce qu'ils sont. Il règne au quotidien un très haut niveau de théâtralité. C'est une situation schizophrénique : beaucoup de gens se perçoivent comme des Européens en exil et non comme des Latino-Américains. »

On lit là en filigrane, l'atmosphère si particulière de ce théâtre Porteño qui doit aussi son charme à la langue espagnole que l'Argentin rend suave et légèrement mélancolique à souhait et dont les excellents acteurs des trois spectacles nous délectent. Précisons cependant que des trois spectacles, celui de Pensotti est à la fois le plus accompli et le plus fou.

INFOS PRATIQUES

"El pasado es un animal grotesco" et "Cineastas" par Mariano Pensotti
et "Fauna" par Romina Paula

- « Fauna » au Théâtre de la Bastille dans le cadre du Festival d'automne, jusqu'au 21 décembre. Le texte de la pièce est paru aux Editions Les solitaires intempestifs.
- « Cineastas » à la Maison des arts de Créteil du 11 au 14 décembre
- « El pasado es un animal grotesco » ; après quelques jours au Théâtre de la Colline dans le cadre du Festival d'Automne, le spectacle sera à St Médard-en-Jalles Blanquefort les 16 et 17 janvier, Nantes (Grand T) du 21 au 23, Aubusson le 27, Poitiers les 30 et 31 janvier

349 VISITES | 0 RÉACTIONS



Tweeter

J'aime

0

0

TAGS

THÉÂTRE • ARGENTINE • BUENOS-AIRES

Note Les notes de blogs ne sont pas toutes mises en forme par l'équipe de Rue89 contrairement aux articles du site.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Critique · Fauna de Romina Paula, mise en scène de Romina Paula, Théâtre de la Bastille

déc 09, 2013 | [Pas de commentaire](#)

Critique [Anna Graham](#)

« L'œil est la caméra » Romina Paula

Une jeune actrice et son réalisateur voudraient raconter l'histoire d'une auteure de la fin du XIX^{ème} siècle. Pour mieux connaître et écrire sur cette figure mythique, ils retournent là où elle a vécu, afin d'interroger ses proches. Les témoignages qu'ils recueillent sont ténus, des anecdotes qui parfois se contredisent, dans tous les cas, les déstabilisent. Car cette femme est un drôle de zèbre, qui a eu du cran, et n'a eu de cesse de brouiller les cartes sur ce qu'elle était en réalité. Car cette femme a plusieurs identités. Car elle n'est pas toujours restée elle mais est devenu il. Plus ils tentent de comprendre, plus tout ce qu'elle est leur échappe. Comme elle a jadis échappé à son rôle de femme. Chaque fois qu'ils plongent dans le passé, chaque fois qu'ils croient tenir quelque chose, ils réalisent que ce n'est presque rien. Ils pataugent, se disputent. Tout ce qu'ils découvrent les perturbe, les perd, nous perd tout autant qu'eux. Car tout ce qu'on leur déclare, tout ce qu'on leur dévoile, que l'on ne saisit pas toujours, finit par repositionner les rapports qu'ils avaient établis entre eux. Tous ceux qui ont connus Fauna, prétendent qu'elle s'habillait en homme, et qu'elle lisait tout ce qu'il lui passait sous la main. Pourtant dans sa chambre, nulle trace de cette information. Était-elle erronée ? Pour mieux habiter le personnage, la jeune actrice troque son short pour les vêtements de Fauna, histoire dit-elle de « s'acclimater ». Mais son style garçon manqué ne suffit pas à traduire la femme qu'ils aimeraient représenter. Cette mémoire, que les enfants de cette femme nous ouvrent, est pleine de trous, d'impasses, plutôt que d'offrir un nouveau regard, n'aide pas à sa représentation, ralentit l'écriture du film. Et cet empilement de petits récits, cette accumulation de détails enlissent le travail qu'ils étaient venus faire.

Au fil des scènes qu'ils tentent d'inventer, les deux artistes butent sur les manques qu'ils rencontrent, les amnésies qui se répètent. Pourtant ils cherchent l'un avec l'autre, l'un contre l'autre, parfois même l'un sans l'autre. Ils cherchent ce qu'il convient de montrer, ils questionnent ce qui est vraisemblable, ce que le cinéma pourrait embellir. Car ce n'est pas « forcément la vérité qui compte » mais plutôt de savoir ce qu'ils vont en faire. Faire un film sur cette femme c'est aussi se demander Qu'est-ce qu'une femme, voir ce qu'elle a fait c'est aussi « Qu'est-ce qui fait une femme ». Est-elle « une surface sexuelle » sur laquelle projeter son désir, que faire de cette anti séduction, était-ce une démarche honnête, était-elle une usurpatrice. Qui sont-ils eux.

Fauna est une pièce exigeante qui traverse la question du genre, elle est moins l'histoire d'une femme qui a existé, qu'une exploration du féminin dans le masculin et du féminin dans tout le genre humain. C'est un peu la dénonciation du dénigrement constant de la parole féminine, c'est aussi le constat de la discrimination, de l'infériorisation qui tend à perdurer. De la méfiance et du mépris. Et d'une certaine condescendance. Fauna renvoie à toutes ces femmes qui se battent pour leur liberté. Impossible de ne pas penser à toutes ces Georges Sand, aux garçonnnes des années folles, et à toutes ces femmes d'aujourd'hui, qui sont, soit des brindilles affamées à la Kate Moss, soit des filles qui, pour échapper à la « réputation de pute » vont se déssexualiser. Toutes ces filles qui pour faire front au machisme, pour s'exclure de l'emprise des grands frères choisissent d'abandonner jupes et chignons pour prendre des attitudes viriles et parler un langage châtié. Toutes ces filles, qui, pour ne pas se laisser dominer, se conforment au modèle masculin pour gagner en respectabilité.

Fauna balaie un peu tout cela aussi. Alors je vous dirais bien que cela manque de jeu entre les protagonistes, qu'on est désarçonné par ce type de théâtre, que c'est la faute des surtitres que l'on ne peut pas tout comprendre. Mais ce qui se joue – pas toujours très bien, il faut en convenir – ce qui se joue sur ce plancher nu, c'est toute la question des femmes.

Fauna est un texte âpre, à l'instar de l'évolution de l'émancipation, un texte comme son décor, austère et inégal. Mais n'est-ce pas là le propre d'une recherche, d'être accidentée et rugueuse. Je vous dirai bien que la logique de Romina Paula est difficile à saisir, mais elle oblige, par sa forme rigoureuse, à repenser notre construction fictionnelle.

Fauna

Posté dans 10 décembre, 2013 dans [critique](#).

Fauna, texte et mise en scène de Romina Paula.

Un parquet de bois brut et rugueux en guise de scène, avec des planches basses qui font office de banc, un cheval d'arçon en guise de monture, enfin une porte à deux battants à peine ébauchée en milieu de plateau. Scénographie intentionnellement rustique, au plus près de la nature, avec une sorte d'intérieur préservé d'écurie ou de ranch argentin. Le public perçoit d'emblée l'atmosphère d'une sacro-sainte salle de répétition - façon studio - où Romina Paula, avec *Fauna*, traite admirablement



© Sebastián Arpesella

du théâtre dans le théâtre, même si le projet des comédiens ici réunis concerne ici l'art du cinéma avec un film à réaliser.

Quatre personnages sont mis en présence, dont un frère et une sœur, décidés et rudes, des êtres pittoresques qui semblent savoir ce qu'ils veulent, accompagnés d'un homme et d'une jeune femme plus ou moins amants, et d'une violence intérieure moindre, plus feutrée. Ces acteurs préparent ainsi un film sur une figure mythique féminine, Fauna, la mère de ce frère et de cette sœur, qui a trouvé sa liberté en changeant de genre, en s'habillant en homme afin de mieux être elle-même, et en défiant les règles et les pouvoirs du temps.

La mystérieuse Fauna est une auteure, à la fin du dix-neuvième siècle, à l'aube même de toutes les libérations à venir, en Amérique latine comme en Europe. Autant de fantasmes, autant de rêves qui peuvent prendre vie sur la scène, en suivant la mise à feu de la pensée et des sensations de chacun qui se déploient selon des méandres longs et difficiles. Par hasard, la sœur attire la jeune femme et l'amant de la demoiselle plaît au frère à l'aspect rustre : jeux de rôles, d'influences et d'attirances, le théâtre est un art qui explore à fond les probabilités de rencontres ou d'échappées des êtres entre eux, d'un genre à l'autre.

Le texte de Romina Paula possède une écriture subtile et noueuse, à la recherche du plaisir de l'existence chez ses personnages. Réflexions et sentiments, les liens se tissent et se relâchent, au fil du temps, et au cours de la représentation. Quelques vers de Rilke, et le tour est joué : la pièce est fondée sur le principe de la répétition et de la variation, sur un chemin qui suit les méandres du va-et-vient de la pensée, des points de vue et des désirs. Sa mise en scène déplie avec beaucoup de charme une parole en quête de vérité, sur l'existence d'une figure énigmatique et, en même temps, sur les choix des protagonistes. Évidemment, il y a des manques, des doutes et des incertitudes qui parsèment le cheminement fait d'obstacles de ces chercheurs en existence vraie.

Un temps de théâtre plein, fait de dignité et de reconnaissance de l'autre.

FAUNA
Théâtre de la Bastille (Paris) décembre 2013



Comédie dramatique écrite et mise en scène par Romina Paula, avec Esteban Bigliardi, Rafael Ferro, Pilar Gamboa et Susana Pampín.

Le Festival d'Automne 2013 invite de nouveau la jeune auteure et metteuse en scène argentine **Romina Paula** qui, en 2011, avait présenté, avec "*El tiempo entero*", une enthousiasmante déclinaison contemporaine de "*La ménagerie de verre*" de Tennessee Williams qui fut l'un des meilleurs spectacles de la saison.

L'attente était donc grande et la déception est à sa mesure avec "*Fauna*", une partition dont elle est l'auteur, articulée autour de l'éculée et sempiternelle métathéâtralité qui, depuis les années 1980, est disséquée sur tous les modes.

Par ailleurs, elle décline un de ses avatars relatif à cette branche du théâtre post-moderne dans lequel les acteurs ne veulent plus interpréter des personnages mais parler d'eux et de leurs états d'âme de comédiens, sujet qui, pour intéressant qu'il soit in abstracto, finit, par sa récurrence, par lasser le spectateur qui n'est ni du sérail ni un théoricien du théâtre.

De surcroît, elle procède par empilement de thématiques qui ressortissent aux frontières entre la vie vécue et la vie mémorisée, la réalité et la fiction, l'incarnation et la représentation qui donne à l'opus un caractère pseudo-intellectuel très discursif.

Enfin, elle y ajoute la confusion des sentiments avec une ronde amoureuse, qui serait celle qui résulte naturellement du processus de travail en groupe, et la question du genre avec la singularité du personnage-titre ce qui fait de l'opus un mille-feuilles pour le moins déconcertant.

Fauna est le nom d'une femme décédée presque centenaire qui fut une amazone moderne éprise de liberté et qui fascine une actrice qui décide son amant cinéaste de réaliser un biopic pour célébrer cette figure de l'émancipation féminine qu'elle incarnerait à l'écran.

Tous deux partent en repérage dans le village où ils rencontrent les deux enfants de la dame. Sur un espace scénique formé de caillebotis pour évoquer l'environnement tropical de la région des grands fleuves du littoral argentin où est géographiquement située la pièce, et sur fond de réalisme magique, intervient alors la confrontation entre "le metteur en scène, l'actrice, l'érudite et le sauvage".

L'ensemble ne parvient pas à passionner malgré la présence de trois des comédiens qui figuraient au générique de "*El tiempo entero*" (**Pilar Gamboa**, l'actrice, **Susana Pampín**, la fille, et **Esteban Bigliardi**, le réalisateur) et de **Rafael Ferro** excellent dans le rôle du fils frustré.